

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental
de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

maison de Chateaubriand

Saison 2019-2020

Cycle « Une maison
pour des vies imaginaires »,
par Laurence Verdier,
artiste et auteure

En direct de
chez vous,
et désormais
chez vous !

N° 4

**Ateliers d'écriture en
ligne à la maison de
Chateaubriand :
2^e édition !**

**Samedi 25 avril 2020, 15h-18h
Atelier en direct par visioconférence**

En raison du
confinement, la maison
de Chateaubriand
n'a pu tenir dans la
bibliothèque les ateliers
d'écriture prévus le
25 avril, conçus et
animés par Laurence
Verdier.

**Ces séances ont été
remplacées par deux
ateliers d'écriture
en ligne : l'un par
courriel, et l'autre par
visioconférence.**

Retrouvez dans ce
4^e recueil exceptionnel
quelques-uns des
textes écrits par les
participants qui ont
accepté de les partager
avec vous !

**Thème :
« Voyage-voyage »**



Durant cet atelier, nous partons en voyage ! Préparez bien votre sac à dos (plus pratique qu'une valise) car on va cheminer hors champs, et aussi une tente car on dormira à la belle étoile. Si vous n'avez aucun sens de l'orientation, tant mieux, on pourra se perdre. C'est encore le meilleur moyen de tomber sur une idée à faire pousser...

1 - Rêverie

15h30

En route pour un nouveau voyage sur les terres de l'écriture !

L'animatrice auteure Laurence Verdier et les participants prennent place dans l'atelier virtuel. La visioconférence s'anime avec une dizaine de participants réunis à distance en ce samedi après-midi d'avril, confinement oblige.

*À la demande de Laurence Verdier, chacun commence par **décrire, à l'oral, un paysage de vacances à partager.***

On part tour à tour dans les Pyrénées au bord d'un lac, sur une plage de sable fin en Vendée, dans un village de Haute-Savoie, au bord de la Dordogne, sur un plateau du Jura, dans le sud avec palmiers et cigales, au pays basque au temps des chasses aux sorcières, au cœur de marais salants peuplés de flamants roses...

*À partir de ces fragments, chacun compose un paysage imaginaire, réaliste ou fantastique, dans lequel on peut mêler ses propres souvenirs. **Le texte commence par « je me souviens » et se termine par « mais je n'y suis jamais allé ».***



15h45

Chaque participant lit son texte à voix haute. Les puzzles imaginés se dessinent.

■ Je me souviens qu'il fallait passer sous un pont pour atteindre cette forêt de sapins encore enneigée.

Au loin la mer déchaînée engloutissait des surfeurs.

Des marais salants noyaient leurs hôtes : les flamants roses.

Des cailloux prenaient leurs jambes à leur cou pour fuir les sorcières cachées entre les murs du château.

Des coquillages féroces sortis du hameau faisaient fuir les petits poissons.

Les cigales de Maraveire envahissaient les palmiers, mais je n'y suis jamais allée dans ce cauchemar du bord de mer.

BR

■ Je me souviens d'un voyage-voyage

Je me souviens de cet endroit merveilleux, où je ne suis jamais allé.

C'était en 1609, au bord de la mer, en Haute-Savoie.

Faisant chanter les cailloux, un vent chaud en provenance d'Irlande apportait un bouquet d'effluves de moules de Bouchot du Plateau de Retors, dans le Jura.

J'avais installé mon bain de soleil au sommet des ruines du Château de Saint-Pée-sur-Nivelle, Pyrénées d'où j'apercevais le massif du Mont-Blanc, que survolait une escadrille de flamants roses de Vendée.

Je me souviens que buvant l'eau glacée de la fontaine, parmi les grésillements de la pinède, nous fumions de l'herbe qui fait voyager-voyager.

Gilles Davary


■ L'imaginaire, voyageur infatigable assoiffé de liberté

L'imaginaire, voyageur infatigable et inlassable, « inconfirable » s'envole dans les airs et vogue en toute liberté...

Te souvient-il de ce périple au temps jadis ? Non, il ne m'en souvient pas mais par la puissance évocatrice du rêve et de la rêverie, j'imagine en pensée, cette pérégrination, cette évasion en grand, en liberté sur une presqu'île longiligne, une

langue de terre avançant, empiétant sur la mer et nous donnant à voir, sur la droite, des marais salants où évoluent avec la grâce d'une déambulation de ballerines, de frêles flamants roses, cueillant, distillant dans l'alambic de leur gosier, le sel substantiel, le piment vital de la vie, avec leur long cou plongé comme le ruban de la vie et des choses et esquissant le fameux S de la sagesse, et sur la gauche de douces et paisibles collines aux dégradés et aux camaïeux de gris et de bleu plongeant sur l'immensité de l'océan.

Cependant, à l'image du site de Nice, la mer compose, se conjugue avec les montagnes et évadée dans une virée imaginaire, je me retrouve devant les cimes du Jura coiffées de neiges éternelles au cœur de l'hiver comme par un don d'ubiquité comme si un prestidigitateur m'avait conféré le pouvoir de voyager dans le temps et de voyager intérieurement, confinement oblige, de m'y arracher par l'imagination : je peux ainsi embrasser du regard toute la chaîne des Alpes, comme une élégante assoupie, comme Juliette Récamier allongée sur sa méridienne ou encore comme la belle au bois dormant sous une mante immaculée...



Je parviens à un tout petit hameau par une vieille crémaillère passant sous un pont sans oublier de héler le conducteur afin qu'il marque l'arrêt... Je respire à pleins poumons la fragrance de la sève de pin qu'exhale la forêt et soudain c'est toute une bouffée d'air frais de mon enfance avec ces bonbons aromatiques au suc et à la forte senteur qui me revient aux narines ! Toute ma poitrine est embaumée, emplie, imprégnée par cette odeur, et mon esprit se délecte de cette évasion onirique et imaginaire à la faveur d'une réminiscence involontaire !

Par ailleurs, on raconte que dans cette forêt Ô combien ténébreuse, autrefois sévissait un chasseur maléfique qui avait entrepris une chasse aux sorcières contre les femmes de ce hameau parce qu'elles contaient des fables sur ce bosquet fantastique où fourmillaient, bienveillants, des elfes et des trolls qui offraient en partage de poétiques spectacles vivants à tous les estivants empruntant ce chemin. Petits elfes bienveillants, ce spectacle qui nous est désormais refusé, confinement oblige, offrez-le-nous en rêverie, en pensée, en imagination !

Cette fragrance de pin m'enivre, me transporte, légère, aérienne, vaporeuse dans une pinède où figurent également des palmiers, des palétuviers, des caoutchoucs

qui bercent leur palme et rappellent à ma mémoire le splendide et vigoureux caoutchouc que nous avons chez mes parents et dont ma mère prenait grand soin. Je voudrais bien croire qu'il soit emblématique de la force réparatrice et récupératrice de la nature et que la vie pourrait, envers et contre tout, reprendre bientôt ses droits...

Au loin, à travers la nébuleuse d'une brume de soleil, j'entrevois les petites coques des voiliers dodelinant sur les rouleaux de l'océan et les planches à voile surfant, suspendues aux crêtes des vagues sur une grosse mer agitée comme un troupeau de moutons terrifié fuyant à toute jambe le passage intrusif et dévastateur d'un loup ou d'un ours...

J'espère que ce périple imaginaire vous aura encore plus dépayés que si vous aviez réellement voyagé, imagination oblige et que le confinement n'aura pas été qu'un mauvais souvenir grâce à la puissance évocatrice et créatrice de l'imagination, du rêve et de la rêverie. On ne pourra jamais confiner, mettre en cage, mettre sous cloche l'imaginaire. Il s'échappera toujours à la faveur d'une Grande évasion et trouvera toujours une féerique, onirique, romantique et improbable porte de sortie...



© **Apolline Marée**

■ Je me souviens de tout ! On descendait en canyoning dans les turbulences du gave, on était sur le point de chavirer avec le courant impétueux, et, d'un seul coup, le calme plat ! L'eau était devenue turquoise, il y avait des flamants roses autour de nous, ça sentait la résine de pin et l'eucalyptus, les cigales nous assourdisaient... C'était beau comme un coin de paradis. Mais l'eau est subitement devenue glaciale, on a vu des chèvres énormes s'approcher de nous, je me suis rendu compte que nous avions rétréci et que notre canot flottait tranquillement au centre d'un abreuvoir de montagne. Ces chèvres étaient terrifiantes, elles devenaient de plus en plus gigantesques au fur et à mesure que nous rapetissions. C'est à ce moment-là que la Sorcière est arrivée. Je l'ai immédiatement reconnue. Elle a repoussé les chèvres, s'est penchée sur nous et d'un doigt menaçant nous a projetés hors de la fontaine.

Nous nous sommes retrouvés tout seuls au milieu d'une forêt de sapins, il faisait nuit, nous étions trempés et gelés, les pieds dans la neige, sous la pleine lune. J'ai entendu les loups arriver et quand j'ai vu leurs yeux briller, j'ai hurlé... et je t'ai réveillé ! C'est un cauchemar étrange, non ?

Dominique M.



Magie du soir

Portugal, promenade découverte sur la plage en fin de journée, à marée montante. Le soleil est parti se coucher en colorant le ciel d'un rouge fuchsia intense, avant la tombée de la nuit. La mer est d'un bleu cobalt et le sable est d'un rouge orangé. La côte rocheuse couleur brique est très découpée. Une entaille en son flanc laisse voir un grand trou noir béant. La mer vient se fracasser furieusement contre les parois. Les vagues forcent l'entrée avec rage. Le plus curieux d'entre nous s'avance prudemment à petits pas. Il ressort précipitamment en criant : « Au fond, il y a une pièce ronde éclairée comme le ciel. Sur le mur j'ai vu des ombres se déplacer. Dès que je me suis éloigné j'ai entendu des bruissements de voix et des fous rires. » Il est tard, la nuit tombe, les parents disent aux enfants qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut rentrer rapidement. On pourra repasser voir demain matin.

Que d'excitations sur le chemin du retour. L'un des enfants prétend avoir vu dans le ciel une sorcière qui, à cheval sur son balai, se dirigeait tout droit vers la grotte en ricanant, en se moquant de nous qui avons peur. Un autre vient de voir entrer un monsieur bossu, tout de noir habillé avec une bouteille de rouge à la main. Le plus courageux dit qu'il y avait une odeur de feu de bois à l'intérieur et qu'il a entendu de l'accordéon, des rires, des pleurs et des grincements de dents. Il ajoute même qu'il a eu peur, et qu'il est parti très vite sans se faire voir. La nuit est tombée et à chacun d'inventer son histoire.

Quelle déception le lendemain à la découverte d'une grotte à ciel ouvert qui avait perdu toute sa magie. Seul mystère : les gribouillis sur les murs. Un groupe de jeunes avait fait la fête en cette belle nuit étoilée... rien de plus normal.

GR

2 - Un paysage avec un punctum

16h15

*Pour le deuxième temps d'écriture, les participants convoquent des souvenirs de paysages et d'événements liés à ces paysages. Dans une sélection d'œuvres issues des collections de la Maison de Chateaubriand (vues de Saint-Malo, Combourg, Philadelphie, Rome, Athènes, Mont-Blanc, Venise, etc.), **chacun choisit un tableau, une gravure ou un tableau dans lequel s'immerger. Il choisit ensuite, dans ce tableau, un endroit d'où il va faire la description à la fois détaillée et personnelle du paysage représenté. Ce point de vue (punctum) peut être dans le champ du tableau ou hors champ. C'est ce punctum, « un détail, un objet partiel qui lance le désir au-delà de ce que l'image donne à voir ». La description formelle se double alors d'une approche sensible, comme dans ce passage de l'itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand :***



« J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette ; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles ; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécabe ; nous aurions pu ouïr

les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille.

À peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. »



17h00

Lecture des textes. Où l'on découvre dans les replis des œuvres ce que les peintres eux-mêmes peut-être n'avaient pas vu...

■ Un tableau inconnu en mouvement invitant au voyage...

Amarrée aux nuages, arc-boutée aux rais de lumière qui perdurent dans ce paysage, malgré une tempête sauvage et intempestive, douée par miracle des attributs de Jupiter, lovée dans ce tableau inconnu en mouvement, j'observe, en surplomb, au-dessus de la mêlée, ce navire dévoilé dériver peu à peu et sur le point de chavirer sur les crêtes lumineuses, certes, mais tumultueuses des vagues. Qui a dévoilé, mis à nu ce voilier désormais sans défense, démuné contre la vigueur, le déchaînement, l'adversité des éléments ? Peut-être une divinité ayant dérobé les voiles du vaisseau afin de recouvrir la statue érigée à son honneur et vouée à son culte de la démesure,

peut-être un Dieu ou plutôt un démon ? En tout cas, l'équipage a brusquement déserté le navire et la lumière résiduelle de cette huile sur toile m'évoque *Le dernier voyage du Téméraire*, tableau préféré de William Turner représentant un navire à voiles de guerre remorqué à son dernier mouillage pour y être détruit avec, en toile de fond, un soleil couchant empourpré marquant la fin d'une ère, celle de la puissance britannique mais aussi celle des voiliers devenue anachronique. Le coucher de soleil est également emblématique, à mes yeux, de la finitude et de la solitude humaine. Mon esprit dérive, digresse par ricochets et par associations d'idées et *Mort à Venise* de Luchino Visconti me traverse subrepticement l'esprit comme la fulgurance d'un éclair - film lui-même inspiré par une nouvelle de Thomas Mann - où les images du Téméraire et des tableaux de Venise par William Turner



sont convoquées implicitement au début, lors de l'arrivée sur la lagune d'un grand vaporetto qui distille une fumée noire sur les premières lueurs orangées du jour sur fond de l'adagietto de la 5^{ème} symphonie de Gustav Mahler et à bord duquel le héros compositeur et chef d'orchestre, inspiré de Gustav Mahler, âgé, malade et solitaire vient justement finir ses jours à Venise dans une immaculée solitude...

Aujourd'hui, en 2020, ce tableau inconnu comme le soldat inconnu, illustre, à mon sens, le naufrage, le décès de tous les anonymes décimés par le coronavirus et dont les noms sont dissimulés, ensevelis sous des avalanches de statistiques...

La mise en scène de ce tableau en mouvement rappelle aussi à ma mémoire le naufrage du paquebot de *Et vogue le navire* de Federico Fellini, vaisseau qui recèle le monde de l'art lyrique, de la musique et de ses amateurs embarqués pour accompagner les cendres d'une cantatrice qui doivent être dispersées au large de son île natale. Dans le contexte du confinement... c'est le naufrage du monde artistique et du cinéma sous perfusion qui me vient soudain à l'esprit, à l'image du cauchemar de l'incontournable Titanic piquant du nez dans les flots impétueux et déchaînés avec à son bord tant de vies humaines condamnées...

Mais revenons au tableau inconnu. Il n'en est que plus intéressant. Je ne l'ai pas choisi par un certain snobisme, en vertu de la popularité de son auteur mais parce qu'il me parlait, qu'il m'interpellait dans une adresse profondément poétique.



Reprenons : l'équipage s'est embarqué dans une petite chaloupe afin de tenter de fuir par une ingénieuse esquivance cette tempête formidable, effroyable, apocalyptique, démiurgique. Du haut de ma tour d'ivoire tressée de nuages, à l'image de Jupiter, je suis dotée de la faculté de remonter le temps et de changer le cours et la couleur de ce temps capricieux, orageux... Et comme Georges Brassens entonnant « Parlez-moi de la pluie et non pas du beau temps », j'en viens à reconnaître, malgré tout, à cette tempête un certain charme, un peu d'attrait et à l'encontre de la doxa, je

lui trouve même une âme spirituelle invitant à la méditation philosophique. Peut-être que cette tempête montre que, contrairement à l'idée de l'homme maître et possesseur de la nature, la nature reprend parfois ses droits et signifie à l'homme qu'il n'a qu'une place relative dans la nature. Elle se permet ainsi de le remettre vertement à sa juste place, de dégonfler l'enflure de son hubris, de son ego surdimensionné, de le rappeler à l'ordre et de l'exhorter à respecter davantage la planète et les autres espèces...

Cependant, je perçois que le peintre a voulu dépeindre, imager un cataclysme, un fléau de grande ampleur et ses dramatiques et incommensurables conséquences et, bien entendu, je fais le vœu que cet équipage remonte à bord du voilier après l'orage, après le Déluge lorsque, comme dans la Bible, un arc-en-ciel déchirera la voûte céleste, annoncera, par le retour de la colombe avec un rameau d'olivier, une ère nouvelle à l'humanité et enlumina le port d'attache de ce bateau, emblème d'une sérénité et d'une paix retrouvées. Sous les feux de l'astre au divin sourire, l'arc-en-ciel laissera dériver au loin dans le hors-champ la perspective dramatique d'un naufrage, de la perte de vies humaines sévèrement éprouvées d'hommes à la bravoure inestimable. Je laisse alors balbutier, palpiter mon imaginaire dans ce tableau vivant en mouvement et j'entame un voyage intérieur à la manière d'un réalisateur sur cette mer lumineuse dont les déferlantes d'or se projettent et se réfractent jusque dans les étoiles du ciel et à travers les galaxies de l'univers comme si j'étais à l'écoute du doux murmure des vagues, des rouleaux incessants de l'Océan, bercée par le bruissement des vers d'un poème d'amour de mon aimé.

La tempête s'est muée en « temps d'être » et, comme le temps s'y prête, en tendresse. Et la tendresse a le mérite d'apporter apaisement, calme et volupté après la tempête, après avoir esquivé un naufrage, le naufrage des hommes, des idées, du monde artistique. Comme le chante Bourvil, on pourrait vivre sans richesse, sans gloire, sans travail mais vivre sans tendresse, on ne le pourrait pas...

Ce tableau inconnu en mouvement très suggestif représente donc un kit de survie en terre de confinement. Alors que nous avons les pieds englués dans la glaise de la sédentarité, il nous fait larguer les amarres en pleine mer et nous guide afin de sauver l'humanité du désastre et d'éviter le naufrage. Ce tableau, en simulant le mouvement, le déchaînement des flots et la fuite des hommes, en évoquant des grands films de grands réalisateurs rend hommage au cinéma et à l'art en général sous perfusion confronté à la propagation du coronavirus et à la nécessité du confinement. Il présente, à mes yeux, tout le charme singulier et secret de la chambre noire et des salles obscures qui nous manquent cruellement...

© *Apolline Marée*



Saint-Malo



Saint-Malo



Combourg



New York



Combourg

Philadelphie



le Colisée



la campagne romaine



Naples

carte de l'itinéraire du voyage de Chateaubriand en Orient



la Grèce



Athènes



le Saint-Sépulcre



la Vallée-aux-Loups



Athènes

l'Égypte



Londres

le Mont-Blanc



la mer de Glace

Prague



Boulogne-sur-Mer



Boulogne-sur-Mer



Venise

■ Le ciel est noir, opaque, pesant. Tout au loin le soleil essaye de percer les nuages pour donner un semblant de lumière sur la mer qui est enragée, furieuse. Des vagues énormes viennent se fracasser sur les flancs du bateau perdu au milieu de l'océan. Le néant à perte de vue. Où est la terre ? et la mer de gronder, de frapper de plus en plus fort. Les deux mâts sont dénudés, leurs voiles ont été arrachées. Le gouvernail balance à la dérive. Le voilier qui s'éventre peu à peu dans un fracas infernal devient une épave. Il penche dangereusement sous le poids d'une barque de sauvetage coincée à l'intérieur. Plus personne à bord sauf moi !

Au loin on entend des cris d'effroi et de détresse. Des têtes apparaissent entre deux vagues. Les hommes se débattent dans une mer cruelle bien plus forte que la nature humaine impuissante. Tout au loin un gros point noir apparaît, par moments, dans les remous marins. Est-ce une barque avec quelques rescapés ?



Je suis blottie dans le fond du voilier, secouée par le flux et le reflux des vagues. Je suis seule, plus personne pour me sauver. Je suis trempée, j'ai froid, je tremble, je claque des dents et je pleure de désespoir. Le bateau se remplit d'eau, il va couler et moi avec. Quelle impression d'impuissance face à la force de la nature qui est maîtresse de la situation.

Avant de quitter ce monde, je jette un œil sur le ciel qui s'est déchiré pour laisser couler un peu d'azur vers moi. Y aurait-il une lueur d'espoir ?

GR

■ La marée basse, très basse. Eh oui, ce sont les grandes marées qui découvrent la plage à l'infini.

Tu peux te cacher dans un voilier échoué sur le sable pour te faire oublier.

Tu peux rester sur la jetée pour épier chaque pêcheur aux lançons.

Ils partent tous remplir leurs seaux, seul ou le plus souvent en famille. La mer est déjà loin, très loin.

Deux petites filles suivent leur père et leur oncle en sautillant.

Les vois-tu ?

Au bout de quelques heures de pêche, tu as repéré sur le tableau, au loin, très loin un homme est à terre, le plus âgé.

Les deux fillettes partent en courant chercher des secours. Le sable s'étend sous leurs pas.

Elles ont l'impression de faire du sur place.

Pourquoi la mer s'est-elle retirée si loin ?

Pourquoi fallait-il aller pêcher ces poissons qui d'ailleurs ne sont pas très bons ?

La plage est maintenant déserte comme sur ce tableau, comme cette journée d'août 1964.

BR





■ D'un bleu à vous arracher les yeux

Accoudé au bastingage du voilier, j'observe la côte se dessiner au fur et à mesure que le bateau vire de bord et m'offre la baie de Naples en spectacle.

En milieu de tableau, de gauche à droite, une ligne est tracée qui constitue une côte urbanisée. Les immeubles en calcaire dominant, parsemés de points plus sombres qui scandent le mouvement de l'œil : ici une grue dans le port, là, un phare ; plus loin la pointe d'une église.

Cette ligne n'est pas droite : en son mitan est le sommet d'une colline, Capodimonte, me dit-on, coiffé d'un bâtiment aux teintes plus foncées que la façade de la baie : est-ce un monastère, est-ce un fort militaire ? Rien ne permet de le distinguer.

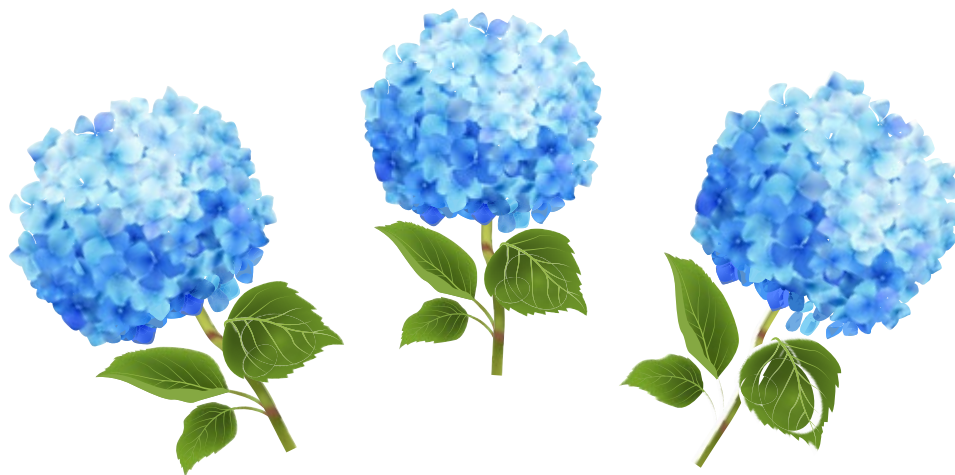
Derrière elle, une montagne apparaît en filigrane, enfouie dans un halo qui n'est pas du brouillard car il n'y a pas un seul nuage à l'horizon mais dans une espèce de nimbe solaire qui en cache les contours. Il doit s'agir du Vésuve, qui me paraît tellement vapoureux que je me demande même s'il existe vraiment.

Y a-t-il un seul arbre dans cette ville ? On peine à croire qu'il se puisse trouver quelque futaie, un moindre bosquet ou un petit parc arboré - on ne va pas jusqu'à demander une forêt - tant aucun grain de verdure ne vient interpeller le regard. Sans doute suis-je trop loin.

De part et d'autre de cette ligne blanche, deux masses. Le ciel et la mer, la mer et le ciel. Lequel déteint sur l'autre ? Est-ce le ciel qui tombe dans la mer et lui donne son air cobalt ou la mer qui se reflète dans le ciel et lui donne son habit de roi ?

Ou bien, peut-être un échange permanent ? Du bleu partout. Trop de bleu.
D'un bleu à vous arracher les yeux.
Si j'étais peintre, je recomposerais le tout.
D'abord, je repeindrais les façades du front de mer : je prendrais les mille couleurs de l'arc-en-ciel et à chaque immeuble sa couleur. Un peu comme en Irlande, en fait. Comme à Galway.
Ensuite, je mettrais un peu de verdure, de la salade, comme disent les Italiens : j'accrocherais une petite forêt sur cette colline, en lieu et place de cet austère bâtiment, qui, probablement ne sert à rien, ou pis, à ennuyer les gens. Du chêne liège, et du châtaigner aussi, si la terre le permet, en tout cas, du vert ici, et du vert encore, au sud de la baie ; pour l'harmonie et pour l'équilibre. Pas de pins, quelle qu'en soit l'espèce ; ce n'est pas un vert assez tendre ; trop foncé, trop rêche. Ça n'irait pas.
Enfin, je déplacerais les montagnes. Quelle idée de les aligner ! Non, vraiment, je les placerais l'une près de l'autre, la petite à gauche et la grande à droite, ce serait quand même nettement plus... comment dire... mieux.
Et surtout, tant qu'à faire, je repeindrais la mer et le ciel, ciel et mer.
Un bon gros ciel gris, parsemé de nuages, tout un dégradé de nuages, orageux, coléreux, féroces voire. Des nuages qui diraient combien le ciel a du caractère, qu'il n'est pas lisse comme une toile cirée...
Et puis, sous le bateau, des vagues au ton violet, tirant presque sur le rouge, avec de l'écume blanchâtre pour faire contraste entre ces remous rougeoyants, comme si la mer était complice du volcan... une mer intéressante, qui a quelque chose à dire... comme au large d'Ouessant ou dans le raz de Sein.
Je garderais le bleu pour un bouquet d'hortensia, emblème au pavillon du navire, comme un message pour toi.

Gilles Davary



■ Nous flottions dans un infini flou.

Avec un silence somptueux, le planeur glissait au-dessus de la mer de sable, moutonnée de dunes jusqu'à l'horizon, à gauche, comme à droite. L'air lui-même ondulait sous l'effet de la chaleur et se confondait au loin avec le désert, dans une nuance de couleurs sable.

Les minutes s'égrenaient, lentement, sur cet univers lunaire.

Jusqu'au moment où nous l'avons vu surgir de ce vide minéral. Un minuscule point particulier, à l'horizon, qui accroche le regard et le retient en captivité jusqu'à son dénouement. En majesté, le Sphinx se détachait peu à peu des pyramides qui l'entouraient de leur bienveillante compagnie. Quelques dromadaires et visiteurs au pied du géant de pierre magnifiaient sa grandeur. Il demeurait impassible, le regard songeur porté vers l'étendue de siècles de mystères. Serein et puissant, indifférent à notre curiosité, il était cloîtré dans ses pensées, au-delà de toute l'agitation humaine qui défilait à ses abords.



Fascinés par son imposante sagesse, nous nous suspendions à son regard pour tenter d'en grappiller quelques secrets d'éternité : apprendre à surmonter les aléas du temps, les sursauts des émotions, les conflits et les peurs, se contenter d'exister jour après jour, année après année, dans sa plénitude, et porter sur le monde un regard indulgent.

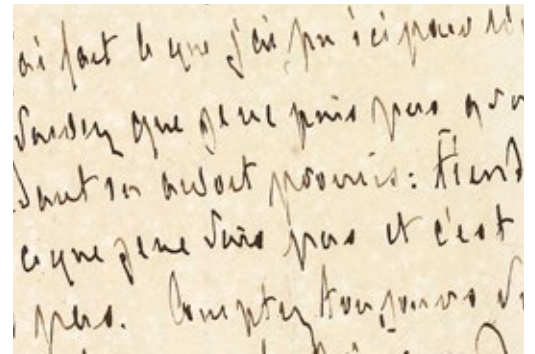
Encore quelques secondes de contemplation du fascinant personnage, et il nous échappait ! Nous allions poursuivre notre route, plus légers et plus libres.

Dominique M.

3 - Voyager ailleurs

18h00

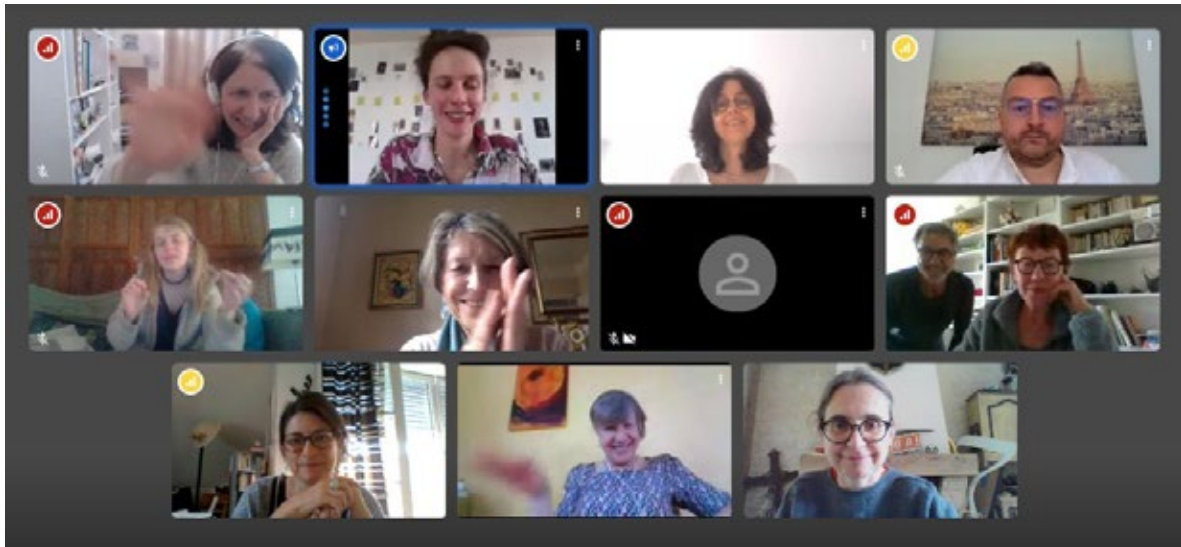
L'atelier se termine. Le temps manque pour la troisième proposition d'écriture (un voyage dans la Contrée Chateaubriand !), que Laurence Verdier envoie par courriel aux participants qui souhaitent la mettre en œuvre chez eux après l'atelier.



Les mots de la fin :

La force de l'imaginaire
Bateau
Imaginaire
Rose
Tempétueux
Tempête
Échappée
Château
Appropriation





Rendez-vous en mai pour l'atelier « Rupture(s) » !



En attendant...

À LIRE EN LIGNE :

- le recueil N° 1 : « Une sœur » (atelier par courriel du 3 avril 2020) :
<https://bit.ly/2WXWeL9>
- le recueil N° 2 : « Une sœur » (atelier par visioconférence du 4 avril 2020) :
<https://bit.ly/2y5Vtaw>
- le recueil N° 3 : « Voyage-voyage » (atelier par courriel du 24 avril 2020) :
<https://bit.ly/2zVHyEp>
- les textes et recueils des ateliers d'écriture de la Maison de Chateaubriand :
[cliquer ici](#)

Ateliers d'écriture conçus et animés par Laurence Verdier

Conception et réalisation du recueil : Maison de Chateaubriand

Photographies : CD92/Alexandre Lebrun, Vincent Lefebvre, Olivier Ravoire, Maison de Chateaubriand
• Studio Sébert • Benoît Chain • Arkhênum

Éléments d'illustrations vectorielles : freepik.com (design : Freepik et Macrovector)

Maison de Chateaubriand

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups - parc et maison de Chateaubriand

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry

Accès : RER B Robinson, bus RATP 179, 194, 195, 294

01 55 52 13 00
reservations-chateaubriand@hauts-de-seine.fr

vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr
facebook.com/Valleeauxloups.Chateaubriand
twitter.com/ChateaubriandVL
instagram.com/valleeauxloups

#Culturecheznous

ISBN : 979-10-93187-26-6
Dépôt légal : mai 2020

